

Etty Hillesum

« André et moi, nous aimons les mêmes femmes ! » C'était dans une librairie, lors d'un débat public avec Christian Bobin. C'est lui qui vient de prononcer cette phrase. Je le regarde avec un peu de surprise et d'incompréhension. Il me rassure dans un sourire : « Simone Weil, Etty Hillesum... » Il avait raison. Et ces deux femmes aimées en disent davantage sur nous, peut-être bien, que d'autres auteurs que nous citons plus souvent. C'est la seconde, aujourd'hui, qu'il s'agit de présenter. Pourquoi avoir commencé par cette anecdote ? Parce que ces deux femmes sont liées, dans mon esprit, dans la mesure même où elles s'opposent. J'y reviendrai. Et parce que c'est Christian qui m'avait fait découvrir Etty, quelques mois plus tôt, en m'offrant son extraordinaire *Journal* des années 1941-1943, publié en français sous le titre « *Une vie bouleversée* » (Seuil, 1985), qui est un des textes les plus bouleversants que je connaisse.

Qui est-elle ? Une jeune femme, qui restera jeune, pour nous, définitivement : elle est née en janvier 1914, dans une petite ville des Pays-Pays ; elle mourra en déportation (comme ses deux parents et ses deux frères), en l'occurrence à Auschwitz, en novembre 1943, deux mois avant son trentième anniversaire. Elle était juive, d'éducation laïque, de milieu aisé et cultivé, de tempérament plutôt enjoué et sensuel. Elle aime les hommes et la vie, le plaisir et la liberté. Sur les photos qui nous sont parvenues, elle a un beau visage intelligent et

doux. Ce sont les mêmes qualités qu'on retrouve dans son livre et sa correspondance, mais transfigurées par un étrange thérapeute (Julius Spier) et surtout par des circonstances et une spiritualité d'exception. Elle commence à écrire son journal en 1941, à Amsterdam (durement occupée par l'armée allemande, avec les mesures antisémites que l'on sait), puis le poursuit au camp de transit de Westerbork, d'où elle sera à son tour déportée vers Auschwitz. C'est un vrai journal : on la suit jour après jour, dans les petites et grandes choses de sa vie. Et cela fait, dans ces années d'horreur, comme une montée ininterrompue vers la lumière.

« La haine n'est pas dans ma nature », écrivait-elle. C'est le moins qu'on puisse dire. Seul l'amour la fait vivre. L'amour physique d'abord (elle se sait et se veut « bonne amante »), l'amour des hommes (même si elle rêve « d'un seul pour toute une vie »), aussi l'amour de la sagesse, de la musique, de la poésie (elle voue un culte à Rilke), puis, de plus en plus, l'amour de l'humanité, de la vie et de tout. Dieu ? Elle en parle souvent, mais davantage pour désigner une dimension de sa vie intérieure que comme objet de foi : « Je me recueille en moi-même, et ce “moi-même”, cette couche la plus profonde et la plus riche en moi où je me recueille, je l'appelle “Dieu”. » Narcissisme ? Au contraire : ce qu'elle trouve au fond d'elle-même, ce qu'elle éprouve, ce qu'elle expérimente, est trop vaste pour appartenir à quiconque. « Ce n'est plus moi en particulier qui veux ou dois faire telle ou telle chose : la vie est grande, bonne, passionnante, éternelle, et à s'accorder tant d'importance à soi-même, à s'agiter et à se débattre, on passe à côté de ce grand, de ce puissant et éternel courant qu'est la vie. » La vie est plus grande que l'ego, et c'est la vie qu'elle choisit. Cela ne va pas sans atermoiements, sans difficultés, sans tensions parfois. « Il est bien difficile de vivre en

bonne intelligence avec Dieu et avec son bas-ventre », constate-t-elle. Et ailleurs : « Qu'un petit rhume de rien du tout me fasse voir une fois de plus le monde en noir, c'est tout de même un peu fort ! » Mais elle avance : elle est une force qui va et qui s'élève, malgré les obstacles ou grâce à eux. Elle sait « qu'il n'y a rien d'absolu, que tout est relatif, nuancé à l'infini et pris dans un perpétuel mouvement ». Elle n'en retrouve pas moins régulièrement, rentrant en elle-même, « le contact avec un petit morceau d'éternité ». Elle apprend à vivre au présent, c'est-à-dire à agir plutôt qu'à trembler : « Fais ce que ta main et ton esprit trouvent à faire, immerge-toi dans l'heure présente, ne rumine pas tes angoisses et tes soucis en anticipant sur les heures suivantes. » Elle a pourtant ses moments de dépression, de dégoût, d'angoisse, spécialement « à la veille de [ses] règles ». Elle est vivante et vraie, fragile et indestructible. Comme on aimerait être son ami, son mari, son fils, son amant ! Elle est heureuse et libre, malgré la guerre, malgré la Gestapo, malgré « l'extermination » qu'elle voit venir : « La vie est difficile mais ce n'est pas grave... Je suis une femme heureuse et je chante les louanges de la vie, oui vous avez bien lu, en l'an de grâce 1942, la énième année de guerre. » Le réel est à prendre ou à laisser. Elle le prend tout entier : « La vie est pleine de sens dans son absurdité, pour peu que l'on sache y ménager une place pour tout et la porter tout entière en soi dans son unité ; alors la vie, d'une manière ou d'une autre, forme un ensemble parfait. Dès qu'on refuse ou veut éliminer certains éléments, dès que l'on suit son bon plaisir et son caprice pour admettre tel aspect de la vie et en rejeter tel autre, alors la vie devient en effet absurde : dès lors que l'ensemble est perdu, tout devient arbitraire. » Ni rancœur, ni haine, ni résignation : il suffit de comprendre et d'accepter. Optimisme ? Providentialisme ? Nullement. « Ce qui est en jeu, c'est notre perte et notre extermination, aucune

illusion à se faire là-dessus. » Mais est-ce une raison pour n'aimer plus la vie ? Elle est plus proche d'Héraclite que des stoïciens, plus proche de Spinoza que de Leibniz. « On me dit parfois : “Oui, tu vois toujours le bon côté de tout.” Quelle platitude ! Tout est parfaitement bon. Et en même temps parfaitement mauvais. Les deux faces des choses s'équilibrent, partout et toujours... Toute situation, si déplorable soit-elle, est un absolu et réunit en soi le bon et le mauvais. “Voir le bon côté des choses ” me paraît une expression répugnante, de même que “tirer le meilleur parti de tout”. » Tout accepter, ce n'est pas nier le mal, ni l'escamoter, ni l'approuver ; c'est le voir en face et le combattre sans haine, voire avec amour quand on en est capable. « Aimer ses ennemis » ? Elle reprend volontiers la formule, « et si c'est nous qui le disons, ajoute-t-elle, on voudra bien croire que c'est possible ». Un de ses amis marxistes s'en offusque : « Mais... ce serait un retour au christianisme ! » Et elle, « amusée de tant d'embarras », de répondre simplement : « Mais oui, le christianisme : pourquoi pas ? »

C'est où l'on retrouve Simone Weil, qui mourut la même année et très proche, elle aussi, du christianisme. L'une et l'autre d'origine juive et laïque, l'une et l'autre d'une intelligence fulgurante et d'une spiritualité exceptionnelle. Mais Simone Weil presque sans corps (comparez les photos de l'une et de l'autre) et tout entière aspirée par la pulsion de mort (« Mon Dieu, accordez-moi de devenir rien ! »). Etty, au contraire, si évidemment corporelle, si merveilleusement vivante et désirable, si étonnamment heureuse et libre... Celle-là m'aide à comprendre pourquoi je suis athée. Celle-ci, pourquoi cela n'a pas tellement d'importance.

André Comte-Sponville